

L'ars poetica

Préface de Bernard Leblanc-Halmos

Hardie et osante, franchisseuse de mes derniers retranchements, écrivaine inspirante et rêveuse inspirée, Nadine Auzas-Mille, parlons-en !

Je viens de me lancer dans son livre, ramage et plumage à toute volée et je vous aurai prévenu : surtout n'ouvrez pas ces pages, si vous ne souhaitez pas être bousculé de la tête aux pieds et basculé à ciel ouvert ! Les envolées de la libre écriture, ça vous change jusqu'aux tréfonds : l'horizontale, la verticale et toutes les transversales...

Après réflexion, votre peuple des neurones, soudain encouragé par ses incantations, va exiger de vous son indépendance. Votre cœur va vouloir s'exprimer sans ombrage.

Ce n'est pas rien de démuseler les muses ! Je vous le dis : vous n'en sortirez pas indemne. Elle va vous mettre hors de vous-même, ce qui tout compte fait, dans ces temps de confinement, est une très bonne chose.

Dans son « ars poetica », elle vous invite à pousser cris sur écrits, à chanter sans pudeur vos enchantements, à imaginer d'autres magies d'images à naître.

Ainsi encouragé, vous vous avancerez... « d'ange-heureusement », au bord de l'ineffable, de l'inédit, et de l'inouï. Vous frôlerez alors les mots à fleur de peau. Vous lâcherez votre écriture dans la nature. Vous permettrez à vos pensées de pétiller, telles une flambée d'étourneaux.

Dans ces temps de désertification, c'est faire œuvre de salubrité publique que de se vouer à la floraison du langage : mieux vaut avancer sur un champ de trouvailles, que de s'épuiser sur des champs de bataille. Les partisans de l'art floral, dans la vie quotidienne s'oublient eux-mêmes. Ils quittent leurs sempiternelles habitudes de pensées pour se retrouver à claire-voie dans l'évidence où danse encore la vie !

Tandis que les mots de l'ego aliènent et aveuglent, les mots « caminando » allègent et délivrent. Alors, extirpez-vous du cercle trop circonscrit des écrits usuels, des redites rabougries. Ravivez-vous ! Ravissez-vous ! Comment ? En laissant votre cœur s'épancher sur une feuille de papier. En aiguisant votre plume sur un buisson ardent. En

entrant dans la faille qui se trouve exactement au mitan du « déjà-là-mais-jamais-dit » et du « pas-encore-là-mais-déjà-pressenti ». L'inespéré est une matière malléable de délectation.

Lâchez tout ! Compostez vos misères d'hier ! Aérez votre terreau, où pourrissent de vieilles rancœurs, ou d'anciennes déceptions ! Recyclez-vous ! La vase de l'étang, c'est du lotus en formation. Le moût, c'est du vin en attente de grand cru.

Prenez soin de votre jardin d'écriture, comme d'un terroir à offrir, ne serait-ce qu'en tant que simple jachère fleurie. Que de beauté à offrir !

Ne laissez plus vos rêves se river à quai. Permettez-vous d'autres rivages et d'autres arrivages. D'autres aubaines en partance. D'autres danses avec l'inconnu.

L'aurore vous affranchit des étoiles fixes de la nuit. Conviez-vous à sortir de la caverne. Vous ouvrez la page d'une prochaine journée, comme celle d'un chapitre de votre vie à entamer, incomparablement, sans pareil, sans idée arrêtée. Une première lueur matinale bénit la fin de la nuit en vous permettant d'assister au spectacle des commencements. Tout ne fait, pour finir, que commencer...

Sous la surface des mots, la page blanche. Derrière les écrits, petits souliers vernis, petites routines sages comme des images, un rai de lumière capable de transpercer de part en part la banalité, de renverser l'ordre établi. Finis les stéréotypes, poncifs, préjugés et autres a priori...

Parfois un petit mot se met à parler comme jamais ; une petite phrase de rien du tout n'est plus débitée par erreur. La liberté donne de l'ampleur. Tout à coup, le temps d'un déclic, quelqu'un se souvient que l'espace humain est incroyablement vivant. Le vide est rempli de confiance.

On ne participe pas à un atelier d'écriture par inadvertance.

« *A-te-lie* »... mais à *te lie* à quoi ?

A nous lie à tout ce qui nous délie la langue

A nous lie au silence qui laisse enfin passer les anges

A nous lie à l'inaliénable affranchissement des non-dits...

« Le premier qui a dit que la femme était une rose, était un poète. Le second était un imbécile » a précisé Novalis.

Cette précieuse indication nous rappelle que l'écriture vivante est toujours au bout de la langue quand scintillent les éclats d'un éveil surprenant. Eclats de lire, larmes de l'âme, franc-parler qui fait sursauter : là où la bienheureuse insécurité se risque à ne plus retomber sur ses pieds, alors survient la joie de l'improvisiste.

« Pourquoi les anges volent-ils ? » demande alors quelqu'un à l'Improvisiste.

Et l'Improvisiste répond : « Laisse les mots porte-plume s'envoler, car ils donnent des ailes au ciel »...

Quand la succession ininterrompue des ressassements cesse, le hasard se remet enfin à se hasarder. Le verbe redevient commencement.

Bernard Leblanc-Halmos
www.b-leblanc-halmos.com